

## La Femme qui me hantait

### Prologue

Il faut que je m'échappe. Le bruit lourd de mes pas résonne contre les pavés sales de la petite ruelle sombre et étroite où je me trouve. Au loin, je crois entendre les sirènes de police retentir. Non. Ce n'est pas possible, ce doit être mon imagination. Concentre-toi, Marcos, et cours. Ma vision se brouille. Je suis au bord de m'évanouir. Les bruits autour de moi s'assourdissent tandis que je progresse dans mon village natal d'Akutan. C'est trop dur. Je n'y arriverais pas. L'expression de terreur sur le visage de la femme me revient à l'esprit. J'entends de nouveau le bruit de la balle que j'ai tiré dans le ventre de cette innocente. J'essaye de chasser ces images terrifiantes de ma tête mais je n'y parviens pas. Mon cœur s'emballe. Il bat trop vite. Il faut que je m'arrête où je vais faire une crise d'asthme. Le docteur m'avait pourtant conseillé de ne pas courir. J'aurais dû y réfléchir à deux fois. Je trébuche brutalement et m'écroule par terre. Ma tête heurte la pierre, le sang coule à flots de ma tempe. Mes cheveux gris négligés se teintent en rouge sombre. Je revois une toute dernière fois ma vie. La vie que j'avais reçue et que je termine par un crime effroyable. Mais tandis que mon sang se vide sur les pavés et que mon cerveau divague vers le passé, je sais qu'il est trop tard pour me repentir...

### Chapitre 1

Je naquis en Alaska dans un modeste patelin au fond du pays du nom d'Akutan, le 3 Septembre 1950, dans une humble famille de trappeurs d'origine canadienne. Mes parents me donnèrent le prénom de mon aïeul Marcos, fantassin honorable qui avait vaillamment combattu pendant la Grande Guerre. Malheureusement, ses qualités ne furent pas les miennes.

1

Le hasard fit que la nature me gâta pour mon physique: malgré la malnutrition, due aux difficultés financières de ma famille, je fus toujours le plus grand, le plus musclé, le plus robuste. Je devais tenir cela de mon père. Peut-être que cette force physique existait dans le seul but de compenser ma faiblesse mentale.

J'étais le benjamin des huit enfants auxquels ma pauvre mère avait donné naissance. Le jour où je fus mis au monde, deux de mes sœurs étaient déjà décédées avant même de vivre.

Mon père, robuste et coriace, en trappeur reconnu, n'était jamais présent à la maison : les infatigables animaux du Grand Nord ne lui offraient jamais de répit.

Avec six enfants au foyer dont il fallait s'occuper, ma mère, débordée, passait rarement plus de quelques courtes minutes avec moi avant de repartir ailleurs.

Mes parents accablés de travail m'offrant seulement un soutien très faible dans ma longue avancée dans la vie, j'étais livré à moi-même à longueur de journée pendant toute ma jeunesse. Des pensées sombres et parfois sadiques trottaient dans ma tête et l'amour que je portais à ma famille diminuait de plus en plus.

Chaque jour, vols, mensonges et escroqueries s'ajoutaient à ma conscience. La malhonnêteté et la violence prenaient peu à peu la plus grande part de moi. Elles ne laissaient plus aucune once de place à ma famille et à l'amitié : j'étais seul, délaissé par la vie, renfermé sur moi-même.

Je me souviens de ce jour comme si c'était hier. Le 3 Septembre 1968. Ce jour où, las de devoir rassasier ma famille nombreuse pour qui je ne comptais pas, je pris une décision drastique. Je m'enfuis du domicile familial et m'installai dans le clocher de l'église, sans rien dire à personne. C'est pendant cette période de ma vie que mon travail débuta. Mon travail en tant que dealer de drogue.

Au début, ce travail illégal ne me rapportait que de quoi me nourrir ; mais je voulais plus. Je désirais à tout prix montrer à ma famille miséreuse que je n'avais pas besoin de leur aide insignifiante pour survivre et que l'éducation de trappeur que j'avais reçue jusque-là n'avait pas eu d'effets sur moi.

Je voulais leur montrer ma différence.

C'est pourquoi je me mis à me vouer entièrement à mon occupation de trafiquant de cocaïne. Je me procurais ma marchandise douteuse la nuit, à l'abri des regards et des oreilles indiscretes des autorités, tandis que mes clients, eux aussi douteux, inutile de le préciser, venaient me voir pendant la journée. Le manque aigu de sommeil dont je souffrais creusait d'énormes cernes sombres sous mes yeux devenus rouge sang. Cette poudre blanche suspecte que je vendais devint très vite le centre de mon existence.

Puis quelques années plus tard, ce que je recherchais depuis longtemps fit enfin son entrée dans ma vie : je devins célèbre. Chaque jour, des truands venus du monde entier venaient acheter leur stock chez moi. Ma notoriété ne fit que s'accroître le jour où un certain gangster français du nom de Pierre Goldman vint me rendre visite.

Mon travail, bien qu'épuisant, ne fut pas semé d'embûches. La police locale avait depuis longtemps abandonné mon cas.

Tout allait bien, jusqu'au jour où j'entendis des bruits de pas lourds résonner dans l'escalier en colimaçon qui menait au clocher de l'église. Je me réveillai en sursaut, me cognant au passage contre le marbre du plafond bas et voûté. Je m'empressais nerveusement de ranger les sachets en plastique contenant la poudre à l'intérieur des grandes cloches en cuivre. Les pas se rapprochèrent encore et la porte que j'avais renforcée avec des planches s'ouvrit dans un grand fracas.

- Attrapez-le ! s'écria un homme de taille dérisoire, dont la silhouette frêle et chétive me rappelait vaguement quelqu'un.

Deux hommes à la stature imposante, taillés comme des armoires à glace, se jetèrent sur moi. L'un d'eux me cassa le nez et me serra les côtes pour m'immobiliser tandis que le deuxième

me ligotait puis me bâillonnait avec un morceau de chiffon jauni. Le petit homme sortit de l'encadrement de la porte et bien que la vaste pièce fût plongée dans la pénombre, je reconnus immédiatement ses traits tirés et ses pommettes osseuses. Ses yeux hargneux me fixaient de façon très désagréable et ils passaient sa main en permanence sous sa ceinture de cuir coûteuse. Ce tic ne pouvait appartenir qu'à une seule personne : Pierre Goldman.

- Alors tu as cru que tu t'en sortirais comme ça ? s'exclama-t-il dans un anglais approximatif et avec un accent prononcé. En nous vendant de la farine ?

Ses deux acolytes se mirent à rire et Goldman se tourna vers eux.

- Fermez-la ! Et fouillez les lieux ! Maintenant !

Ils se mirent à fouiller les lieux, sous la direction sévère de leur chef qui leur criait des instructions.

- J'ai trouvé les sachets ! s'écria le premier gorille.

Apporte! demanda avec autorité Goldman.

Il scruta avec concentration la poudre, la renifla, la scruta de nouveau, la prit dans ses mains, la frotta contre dans ses doigts puis la remit dans le sachet.

- C'est de la vraie ! s'extasia-t-il euphoriquement.

Puis il se tourna vers moi.

- On va t'amener à la police maintenant. Et on garde le stock pour nous, ajouta-t-il avec un sourire sadique.

## Chapitre 2

Mon procès fut très bref : Goldman et ses associés montrèrent au juge un échantillon de mon stock de cocaïne. Le verdict fut un coup dur pour moi : quinze ans de prison.

Un coup si dur que cela me rendit fou. Ce business, que j'avais mis tant de temps à construire, dans l'unique but de montrer de quoi j'étais capable, me mena à ce moment au bord de l'abîme.

J'étais seul dans ma cellule sombre aux murs de béton brut couverts d'inscriptions effacées par le temps, bien qu'on distinguât des insultes, messages de désespoir et calendriers. Mes yeux se perdaient dans le vide et de ma bouche sortaient des phrases incohérentes que je ne comprenais pas moi-même. Je devenais agressif par moment, secouant les barreaux et frappant les murs de mes poings maigres, réduisant mes phalanges en sang. Les gardiens avaient pris la précaution de ne plus s'approcher de moi.

Au milieu de ma troisième année, tandis que je dormais d'un sommeil agité plein de cauchemars, je revis ma famille. Ma famille figée, immobile, comme sur une photographie.

Mais un détail de ce rêve m'interpella. À côté de mes parents se tenaient une femme d'une trentaine d'années, d'une banalité extrême de mon point de vue : elle arborait de longs cheveux bruns, un visage lisse de couleur mate... mais ce qui me perturbait était son sourire. Elle penchait légèrement la tête de côté et la façon dont sa bouche s'étirait était dérangeante.

On aurait dit un sourire totalement dépourvu d'émotions. Ses yeux me donnèrent aussi des frissons dans le dos. Ils étaient fixes et vitreux, comme si elle était morte.

Après cette nuit étrange, elle ne cessa de me harceler.

Je la voyais partout, sur les murs, au plafond, sur le sol, dans ma tête... J'étais possédé par cette femme qui me hantait sans que l'ai jamais rencontré.

Elle me rendit encore plus fou et cette fois, les gardiens allèrent le reporter au directeur de la prison. Il vint m'observer et déclara que j'étais trop dangereux pour être gardé dans leur établissement.

Je me rappelle encore de l'étroitesse de la camisole de force que je dus enfiler avant d'entrer dans cette nouvelle prison. Je me rappelle aussi des mots que je lus sur l'immense panneau de fer qui ornait les barbelés électrifiés : *Alcatraz*.

Les quelques rudes et longs mois que je passai là-bas me ramenèrent à la réalité. Nous étions de nombreux criminels, dans tous les domaines : meurtre, trafic de drogue, cambriolage, viol, pédophilie... Nous apprîmes à nous serrer les coudes dans des situations délicates. Pendant ce temps, quand j'étais seul dans ma cellule, j'organisais mon évasion.

Puis, le 7 Mai 1989, les longs efforts que j'avais fournis, à la force de mes bras maigres, pour creuser un tunnel entier sous terre et m'échapper, furent enfin récompensés.

Je me procurai des faux papiers anglais chez une connaissance de mon ancien business et quittai les États-Unis pour la France avec de l'argent et une nouvelle identité. Ce jour-là, je n'étais plus Marcos Lascier : j'étais Anton Solm.

Je touchai pour la première fois le sol français en Juin. Je m'installai dans un minable appartement de banlieue de dix mètres carrés. Un vieux lit en bois, plaqué contre le mur du fond, occupait la plus grande partie de la place. Les murs peints en blanc avaient pris cette teinte beige presque brune des murs sales et délavés. Je pouvais apercevoir des taches de nourriture.

Tous les soirs, je m'asseyais sur mon lit, me déshabillais lentement tout en luttant contre l'irrépressible envie de vomir qui me venait. Je me couvrais de la couette poussiéreuse et sombrais bien souvent dans un sommeil profond, si profond qu'un soir, j'eus l'impression que mes rêves devenaient réalité...

J'étais dans le métro, de retour dans ma peau de trafiquant. J'y allais dans un but professionnel : je devais chercher dix kilogrammes de cocaïne que j'avais convenu d'acheter pour une bouchée de pain. Je descendis Place des Invalides et me dirigeai dans la direction inverse de l'Hôtel, me heurtant à de nombreux touristes de diverses nationalités. En sortant de la foule, j'aperçus une silhouette encapuchonnée portant une grande cape de tissu noir, mais personne ne semblait remarquer son étrange accoutrement à part moi. Je vis de longs cheveux frisés sortir de sa capuche : il s'agissait d'une femme. Elle n'était plus qu'à cinquante centimètres de moi quand tout à coup, elle dévoila son visage. Je fis un bond en arrière et me cognai la tête durement contre un lampadaire. Il s'agissait de la femme de mes cauchemars : même sourire sans expression, même yeux vitreux... Je courus le plus vite possible vers la porte du métro, encore ouverte. Je l'atteignis mais à l'intérieur se trouvait des clones de cette femme qui revenait me hanter. Je remarquai à ce moment que toute la foule n'était qu'une seule personne : elle...

Je me réveillai en sueur, en larmes, mes mains plaquées sur ma tête et mon corps en position fœtale. Je mis mon jean, pris ma veste et sortis de mon appartement misérable en claquant la porte. Je descendis à toute vitesse la volée de marches. Il me fallait de l'air.

### Chapitre 3

Je m'aventurai dans la rue et me dirigeai vers le marchand de nuit dont les panneaux clignotants illuminaient la ruelle sombre. Je rentrai et un gros homme chauve m'accueillit.

- Saluto Marcos ! Qu'est-ce-qui t'amène ?
- Ça va pas de hurler mon prénom comme ça ? murmurai-je en lui mettant brutalement la main devant la bouche.
- Désolé. Qu'est-ce-qui se passe ? Des problèmes avec les flics ?
- Non rien c'est bon. Mais je vais te prendre comme d'habitude.
- Combien?
- Quatre bouteilles.
- Ça te fera 40 euros.
- Tiens.

Je sortis du magasin, mes quatre bouteilles de vodka sous le bras. Je m'assis sur le bord du trottoir. Je pris une gorgée. Le goût brûlant de l'alcool fort me donna une bouffée de chaleur revigorante. J'entendis des bruits de pas se rapprocher et quelqu'un s'assit à côté de moi. Sans doute Vincento, il aurait voulu se faire pardonner après la gaffe qu'il avait commis. Je me tournai vers lui et... C'était une femme. Elle tourna la tête à son tour. Vous devez savoir de qui il s'agissait... Je me précipitai vers la porte du magasin.

- Vincento! Viens vite!

Il accourut vers moi.

- Dehors, il y a une femme. Elle est dangereuse.
- Tu veux que je m'en occupe ? demanda Vincento en sortant de sa poche un Beretta 92.
- Oui vas-y. Je te paierai.

Il se risqua dehors, je l'entendis charger son pistolet. Il revint vers moi.

- Qu'est-ce-que tu me racontes ? J'aime pas qu'on se fiche de moi! s'exclama-t-il.
- Il y avait personne?
- Non.
- A mon avis tu devrais arrêter ça, déclara-t-il en désignant d'un mouvement de tête les bouteilles de vodka.

Je baissai les yeux. Il avait peut-être raison mais cette femme qui me torturait maintenant quand j'étais éveillé... C'était insensé.

- Tu devrais consulter un psychiatre aussi, me conseilla Vincento. T'as l'air vraiment dérangé.

- Je restai silencieux. Il avait dit juste. Il fallait se battre contre cette femme, la chasser de mon esprit.

## Chapitre 4

- Mr Anton Solm, annonça la secrétaire. Le Dr Malk vous attend.
- Merci.

Je pénétrai dans le cabinet du dénommé Malk. Il se leva de son tabouret en bois et me serra chaleureusement la main, m'invitant à m'asseoir sur un large fauteuil de cuir brun. Je m'y installai, sans le quitter des yeux. Certains docteurs avaient déjà essayé de me livrer à la police. La corruption avait été la seule solution.

Malk ne disait rien mais m'invita d'un geste de la tête à m'exprimer.

- Si je viens vous voir, c'est parce que j'ai un très, très gros problème, commençai-je. Il y a une femme qui me pourchasse. Elle me possède, comme un démon. Je la vois apparaître dans des rêves et récemment, elle est apparue aussi dans la réalité.
- Dans des rêves... Intéressant, déclara le docteur. Dans ces rêves, avez-vous déjà essayé de la pourchasser ?
- Non, admis-je.
- Alors faites-le.

Il m'invita à sortir mais ne me demanda pas d'honoraires. Je sortis du cabinet en courant et partis raconter mon rendez-vous à Vincento.

Quand j'arrivai à la porte du magasin, je vis que Vincento m'attendait... avec un pistolet à la main. A côté de lui se tenait LA femme. Je vis le doigt de mon ami appuyer sur la gâchette de son revolver. Puis plus rien.

## Epilogue

Je me réveillai dans mon lit dans le clocher de l'église. Les sachets de cocaïne dans le coin de la pièce étaient là eux aussi. Il n'y avait jamais eu de Vincento, jamais de prison. Juste un rêve. J'étais encore Marcos le petit dealer.

Je me levai péniblement et m'accoudai à la fenêtre aux vitraux brisés.

Elle était encore là. Elle m'observait d'en bas. Je me jetai vers la porte, empoignant au passage mon revolver le plus petit. Je courus jusqu'en bas de l'église. Elle était aussi là. Elle semblait prier, les yeux fermés. Je chargeai mon pistolet et la visai. C'était le seul moyen d'en finir. Elle ouvrit les yeux et son visage changea d'expression. Une expression d'horreur profonde. Je tirai sur la gâchette.

Elle était partie. Enfin. Une pauvre jeune femme avait-elle quitté ce monde ou un fantôme mon esprit?

Augustin et Jean-Baptiste

Professeur : Mme Barges